

SUBJECTIVITÉ ET CONNAISSANCE : RÉFLEXIONS SUR LES ÉPISTÉMOLOGIES DU 'POINT DE VUE'

Artemisa Flores Espínola

L'Harmattan | « Cahiers du Genre »

2012/2 n° 53 | pages 99 à 120

ISSN 1298-6046

ISBN 9782336290720

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-99.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue'

Artemisa Flores Espínola

Résumé

La reconnaissance du rôle de la subjectivité dans la production de connaissance a suscité nombre de travaux féministes dont l'objet était de repenser les standards de l'objectivité tout en évitant le relativisme radical. Ces travaux relèvent des 'épistémologies féministes' qui, quoique recouvrant des approches très hétérogènes, remettent toutes en question une théorie de la connaissance ignorant le contexte du sujet épistémologique. Dans ce cadre, cet article vise à saisir dans quelle mesure les diverses postures épistémologiques du 'point de vue' concilient l'engagement politique féministe et certains critères d'objectivité. Il analyse les conditions qui permettent que la subjectivité soit considérée, non comme un obstacle, mais comme une ressource pour la production de la connaissance scientifique.

ÉPISTÉMOLOGIE — SAVOIRS SITUÉS — SUBJECTIVITÉ — THÉORIES FÉMINISTES
— THÉORIES DU POINT DE VUE

Les apports de la théorie féministe au champ des *science studies* ont contribué au développement de nombreux travaux qui ont mis en évidence les biais sexistes et androcentriques de la production scientifique. Les femmes dans la recherche, conscientes de leur statut minoritaire, se sont intéressées aux façons dont elles ont été exclues de la pratique scientifique ; ce qui les a amenées à formuler un certain nombre de questions d'ordre épistémologique : qu'aurait été une science faite par les femmes ? Quelles ont été les conséquences de l'hégémonie des

hommes (blancs, de classe moyenne, occidentaux et hétérosexuels) dans le domaine de la science ?

Les épistémologies féministes, quoique rassemblant divers courants et traditions philosophiques et épistémologiques, partagent toutes ce « *scepticisme par rapport à la possibilité d'une théorie générale de la connaissance qui ne tienne aucunement compte du contexte social et du statut des sujets connaissant* » (Alcoff, Potter 1993). Dans cet article, l'épistémologie sera ainsi comprise comme une théorie de la connaissance permettant de répondre aux questions suivantes : Qu'est-ce qui peut être considéré comme relevant de la connaissance ? Quels en sont les principes de justification ? Qui peut produire de la connaissance ? Et par quels moyens ? Selon Elizabeth Anderson (1995), deux objectifs centraux guident le projet épistémologique féministe. Il s'agit, d'une part, de détailler les apports de la critique féministe à la mise en évidence du sexisme et de l'androcentrisme dans la pratique scientifique en définissant ce qu'est une théorie sexiste ou androcentrique et en identifiant les biais qui la caractérisent à tous les stades de la recherche. D'autre part, il s'agit de soutenir des pratiques féministes qui impliquent un engagement à la libération des femmes dans une perspective d'égalité sociale et politique, afin d'expliquer les façons par lesquelles de tels projets moralement et politiquement engagés peuvent permettre la production d'un nouveau mode de connaissance.

Cet article propose d'explorer les difficultés auxquelles se heurtent les diverses postures épistémologiques du 'point de vue' lorsqu'elles tentent de concilier l'engagement politique féministe et la satisfaction de certains critères d'objectivité. Il interroge ainsi la possibilité d'une vision normative des sciences qui intègre la subjectivité en tant que ressource pour la production de connaissance. Une possibilité qui sera ici soutenue en deux temps : une présentation d'abord des différents courants de la théorie féministe du 'point de vue' à partir des critiques formulées par Susan Hekman et des échanges qui s'en sont suivis, un retour historique particulièrement utile pour saisir la trajectoire de la pensée des auteures ; puis une analyse de la teneur des redéfinitions théoriques intervenues dans le sillage du tournant postmoderne et des politiques de la représentation, dont relèvent notamment les propositions de Patricia Hill Collins

et de Sandra Harding ainsi que les épistémologies sociales de Lynn Hankinson Nelson et d'Helen Longino. Enfin, au terme d'une réflexion sur les apports, limites et défis propres aux théories féministes du 'point de vue', il sera suggéré pour conclure que les approches contextuelles résolvent certains des problèmes qu'expose l'étude féministe de la science.

Le recours aux travaux d'auteurs majoritairement anglo-saxonnes dans cet article s'explique en raison du fait que ces postures et leurs développements ultérieurs ont principalement été conçus dans les pays anglo-saxons.

Les origines et les fondements de la théorie féministe du point de vue

Il importe d'insister sur le fait qu'il n'existe pas une théorie unifiée du 'point de vue' sinon diverses propositions partageant toutes le constat suivant lequel un certain groupe social, celui des femmes ou des féministes, occupe une position privilégiée pour la compréhension du monde ou de certains de ses aspects. Selon les théories défendant l'idée d'un 'point de vue des femmes', celui-ci apparaît comme une vision donnée à toutes les femmes, incluant y compris un trait cognitif spécifiquement féminin. En revanche, les théories soutenant l'idée d'un 'point de vue féministe' affirment que cette vision ne s'atteint qu'au terme d'un processus de prise de conscience individuelle articulé collectivement. Il y a là une différence essentielle qui déterminera l'impact et le développement de certaines postures épistémologiques tout autant que l'abandon de certaines autres.

La masculinité abstraite et le point de vue féminin

Il est loisible d'affirmer que la théorie féministe du 'point de vue' est réellement apparue avec la publication, en 1983, de l'article "The Feminist Standpoint" de la politologue Nancy Hartsock. Dans ce texte, l'auteure s'appuie sur la théorie marxiste qui postule l'existence d'un point de vue privilégié, celui des opprimés (le prolétariat), pour penser le changement social. Comme la vie matérielle structure et limite la compréhension des relations sociales, il résulterait deux visions de classe situées à l'opposé l'une de l'autre. Au sein de la société

capitaliste, les dominants développeraient ainsi une vision « *partiale et perverse* » par laquelle la perspective des opprimés est définie comme fallacieuse (Hartsock 1983).

Ainsi cette théorie suggère-t-elle que la vision des opprimés est la seule à même de refléter la réalité des relations interpersonnelles et que, par conséquent, c'est à ces derniers qu'échoit la mission historique de libération. Remettant cette perspective en question, Hartsock souligne que l'expérience des femmes dans la reproduction constitue une « *union avec la nature qui va au-delà de l'expérience prolétaire d'échange avec la nature* » (*ibid.*, p. 293). Autrement dit, le fait de donner le jour à des enfants et de les élever constitue une expérience d'unité entre le corps et l'esprit plus forte que celle de l'activité instrumentale du travailleur. Ainsi, pour Hartsock, l'activité des femmes serait l'activité humaine caractéristique, et non comme pour Marx celle des travailleurs. Selon elle, la sollicitude et le travail domestique des femmes dépasseraient en effet le dualisme manuel/artisanal selon lequel les activités masculines et bourgeoises continuent d'être appréhendées. Sa théorie s'appuie par ailleurs sur une analyse de la division sexuelle du travail, laquelle est sous-tendue par la théorie des relations objectales¹. La combinaison de ces deux approches l'amène à conclure qu'il existe un grand contraste entre la masculinité abstraite et la féminité relationnelle et concrète dont les femmes font l'expérience durant leur développement infantile. Mais en raison des multiples critiques successivement portées à l'encontre de la théorie des relations objectales — par exemple celle de n'avoir considéré que certains types de familles hétérosexuelles —, celle-ci, longtemps d'actualité, a davantage desservi Hartsock qu'elle ne l'a aidée à faire prévaloir ses arguments.

¹ Cette théorie postule que la division sexuelle du travail par laquelle les femmes ont la charge de l'éducation des enfants détermine un certain type de développement émotionnel et cognitif. Les garçons tendent à se distancier de leur mère afin d'acquérir une identité masculine propre qui implique un rejet du féminin et un mode cognitif abstrait, désincarné, compétitif et orienté vers le contrôle et la domination, tandis qu'à l'inverse l'identité féminine se forge par identification à la mère, ce qui implique un biais cognitif concret, incarné, émotionnel, intuitif et prédisposant à s'occuper des siens. Voir Dorothy Dinnerstein (1976), Nancy Chodorow (1978) et Jane Flax (1990).

Dès ses débuts dans les années 1980, la théorie du 'point de vue' s'est avérée pleinement pertinente aux fins de l'analyse féministe. Dans les années 1990 en revanche, les tensions théoriques implicites se sont multipliées et l'influence de cette théorie s'est considérablement réduite. Pour la sociologue Susan Hekman (1997), ce changement s'explique principalement par trois facteurs : le déclin du marxisme dont s'inspire ce modèle théorique, l'émergence de la question des différences au sein du féminisme et l'influence du postmodernisme et du post-structuralisme.

Dans un article publié dans *Signs* (1997), Hekman propose une analyse substantielle de la théorie du 'point de vue' qui identifie les tensions ressortant du développement de Hartsock. Elle signale, en premier lieu, une contradiction entre les deux définitions que donne Hartsock : l'hypothèse selon laquelle la vie matérielle structurerait et limiterait la compréhension des relations sociales (la perception de la réalité variant en fonction des situations matérielles, les groupes sociaux dominants considéreront leur propre perspective comme 'réelle' et rejetteront celles des autres) ne s'aurait s'accorder avec celle selon laquelle la perception des groupes dominants serait « *partiale et perverse* » à l'opposé du point de vue des opprimés qui mettrait en évidence la réalité des relations humaines et aurait ainsi une portée libératrice.

Reprenant l'argumentaire de Michel Foucault sur les groupes opprimés, elle affirme que cette vision des opprimés n'est elle-même qu'un autre discours et non la perception de la 'véritable' réalité. Pour Foucault, tout point de vue est « *partial et pervers* », ce qui constitue précisément notre connaissance. Ainsi, ce 'point de vue' privilégié représente-t-il pour Hekman (1997) un contre-discours qui, s'il n'est pas nécessairement plus proche de la réalité, autorise « *une définition de société moins répressive* » (*ibid.*, p. 345). Pour elle, si la vie matérielle structure la conscience et si les différentes expériences de groupe créent des réalités distinctes, cela s'applique nécessairement autant à la classe des opprimés qu'à celle des oppresseurs. Si Hartsock reconnaît que le point de vue féministe n'est pas donné mais atteint, Hekman lui oppose néanmoins que « *bien que le point de vue féministe se constitue de façon discursive, ce n'est pas le*

cas de la réalité matérielle de la vie des femmes sur laquelle il se fonde » (*ibid.*, p. 346).

En tant que féministe postmoderne, Hekman interroge en second lieu la contestation par Hartsock (1987) des arguments postmodernes relatifs à la diversité d'expériences et de situations sociales des femmes. Tout comme elle questionne son évolution conceptuelle ultérieure par laquelle Hartsock en vient à affirmer que les femmes ne constituent pas un groupe unitaire (blanc et de classe moyenne), mais que c'est bien le cas des hommes blancs, eurocentrés de la classe dominante.

Je ne dis pas que les femmes constituent un groupe unitaire, ou que les femmes blanches occidentales vivent les mêmes expériences que les femmes ou les hommes de couleur, ou que les peuples colonisés. J'ouvre plutôt la voie à une façon d'appréhender la caractéristique mondiale de la classe dominante blanche, mâle et eurocentrique, de penser ce partage du monde construit autour d'un sujet omnipotent et reléguant à la marge des « autres » définis en tant que principes négatifs (Hartsock 1987, p. 192).

Hartsock emploie la notion de 'centre' pour évoquer un groupe unitaire, tandis que celles et ceux qui peuplent sa périphérie sont désignés sous le terme 'autres' en raison de leur hétérogénéité. Hekman considère cette position problématique et indique qu'elle préférerait qu'il n'y ait aucun 'centre'. Elle considère en outre que Hartsock ne peut soutenir le principe des 'savoirs situés' sans en conclure à l'absence de tout point de vue privilégié épistémologiquement (*ibid.*, p. 349-50).

En réponse à ces critiques, Hartsock (1997) défend l'analogie avec la figure du prolétaire dans la théorie marxiste, soutenant que la vie des femmes dans les sociétés occidentales capitalistes favoriserait également le développement d'une pensée critique de la domination fondée sur la division sexuelle du travail institutionnel. Cependant, elle reconnaît que sa posture ne laisse aucun espace théorique pour une quelconque autre forme d'oppression distincte de celle de classe et qu'elle n'a pas accordé suffisamment d'importance aux différences entre les femmes, aux différences entre les groupes et aux différences de pouvoir.

La pionnière du 'point de vue féministe' considère, contrairement à Hekman, que le projet de Marx ne procède pas tant d'une poursuite de la vérité que d'une étude des rapports de pouvoir. Et c'est dans cette perspective, qui s'attache à connaître et comprendre ces rapports de pouvoir afin de les changer, que s'inscrit Hartsock. Pour elle, ces théories doivent viser à créer des sociétés plus justes et, par conséquent, les sujets à appréhender sont nécessairement des groupes ou des collectifs et non des individu-e-s. Ainsi l'expression 'point de vue féministe' a-t-elle sa faveur en ce qu'elle suggère le caractère politique et construit de ce processus d'auto-conscience. Elle refuse de réduire les groupes à des agrégats d'individu-e-s puisque la construction de ce 'sujet collectif' implique une constante (re)construction et transformation. Enfin, Hartsock justifie sa conception du privilège épistémique sur la base de critères politiques et éthiques qui lui paraissent à tout le moins tout aussi pertinents que ceux dont se drape le discours épistémologique dominant. Et elle soutient que ces connaissances sont 'meilleures' en ce sens qu'elles alimentent un processus créant des sujets « *résistants, oppositionnels et collectifs* » (Hartsock 1997, p. 371).

L'expérience des femmes comme 'conscience bifurquée'

La sociologue Dorothy Smith (1974/1997) a été la première à utiliser le concept marxiste du 'point de vue' en se référant au 'point de vue des femmes' dans le but d'appréhender dans une perspective sociologique les conditions matérielles faisant des femmes un groupe assujetti. L'un des principaux axes de sa proposition consiste à dissoudre la hiérarchie entre objet et sujet de connaissance, conférant la même autorité au chercheur et aux sujets de l'investigation. À l'instar des autres théories du point de vue, Smith observe que certaines activités caractéristiques du travail des femmes, comme les tâches domestiques, permettent aux hommes de disposer de temps pour se consacrer aux 'modes d'action' abstraits. La prise en charge de l'existence incarnée des hommes par les femmes a pour conséquence la subordination des activités domestiques et de sollicitude au travail conceptuel accompli par les hommes au sein de la société. Se voyant imposer les termes et concepts à travers lesquels les hommes pensent le monde, les femmes se retrouvent ainsi

aliénées par leur propre expérience. De leur côté, ne réfléchissant pas sur ce qui est extérieur à leur monde social abstrait, les hommes naturalisent le travail des femmes en le faisant paraître comme instinctif.

Du fait de l'exclusion des activités et expériences des femmes de ce monde masculin définissant le réel, le social et l'humain, leurs perspectives ne se trouvent ni représentées ni prises en compte dans les concepts développés par les hommes. Se trouvant aliénées par leur propre expérience, les femmes font l'objet d'une « *conscience bifurquée* » (Smith 1997, p. 22), d'autant que la sociologie elle-même occulte une part importante de la vie et de l'expérience. Autrement dit, en ne reconnaissant pas ou en occultant les expériences incarnées de celles et ceux qui en appellent à la prétendue généralisation revendiquée par la sociologie, la connaissance actuelle apparaît incomplète et biaisée, ne prenant en compte ni les tensions idéologiques qui traversent la sociologie, ni les relations de pouvoir qui existent dans sa pratique.

Selon Smith, les femmes sociologues qui se consacrent à la recherche considèrent que les méthodes et outils dont elles disposent sont insuffisants pour expliquer et décrire l'expérience sociale et partant, qu'elles sont dans une position privilégiée pour produire une connaissance nouvelle très différente de la science masculine dans laquelle les femmes ne voient pas représentée leur expérience (Smith 1990).

Parmi les critiques formulées par Hekman à l'encontre de sa proposition, Smith (1997) rejette celle qui consiste à considérer que les auteures des théories du 'point de vue' font partie d'un même groupe alors même que celui-ci n'a rien d'homogène. Elle attribue à Harding (1986) de les avoir réunies pour la première fois dans son livre sans qu'il n'y ait eu de communication entre elles. Elle reconnaît s'intéresser à ce que le féminisme peut offrir aux femmes, comme par exemple la possibilité d'« *explorer l'expérience comme méthode de découverte du social depuis le point de vue des expériences des femmes* » (Smith 1997, p. 392). L'auteure revendique les méthodes et épistémologies utilisées par le mouvement des femmes, qui ont émergé dans les 'groupes de conscience', et s'emploie à préciser que c'est la

pertinence qu'il y a à conférer de l'autorité à l'expérience qui fonde le mouvement des femmes. Sans nul doute, les 'groupes de conscience' ont-ils été d'une importance fondamentale pour le mouvement féministe des années 1970 et continuent d'être l'un des piliers de la revendication de l'expérience comme source de connaissance. Les 'groupes de conscience' ont démontré qu'un problème considéré comme relevant de la sphère personnelle, comme la violence domestique, était en fait mieux compris et appréhendé en tant que problème social, et qu'en conséquence il devait être mis à l'agenda politique. Telle a été la force du mouvement féministe de la deuxième vague que de porter ce message, notamment à travers les fameux slogans « le privé est public » et « le personnel est politique ». Il reste toutefois surprenant que la proposition de Smith se fonde sur un 'point de vue des femmes' plutôt que sur 'un point de vue féministe', comme c'est le cas de la proposition de Hartsock, alors même qu'elle considère clairement les 'groupes de conscience' comme un élément clé de la théorie féministe.

En fondant la connaissance sur les 'expériences des femmes', les théories féministes du 'point de vue' défient des notions épistémologiques traditionnelles telles que l'objectivité. Comme on le verra ci-après, ces théories vont d'ailleurs jusqu'à affirmer que ce nouveau type de connaissance serait 'meilleur' et qu'il permettrait d'accroître l'objectivité de la science.

L'union de la main, du cerveau et du cœur

Comme Hartsock et Smith, la sociologue de la science Hilary Rose développe un type d'épistémologie féministe fondé sur une théorie du travail marxiste (Rose 1983). Sa proposition d'« *épistémologie féministe des sciences naturelles* » soutient que le travail des femmes et leurs activités de sollicitude — conséquences de la division sexuelle du travail — constituent des éléments importants pour la formation d'une nouvelle connaissance. La posture postmarxiste de Rose tient à ce que, pour elle, la science et la technologie, en plus de s'inscrire dans un système de domination capitaliste, relèvent d'un second système de domination, le système patriarcal. Quant à la remise en cause du mythe de la neutralité de la science par le mouvement de critique radicale de la science, Rose regrette que ses parti-

sans aient été « *en un sens théorique, aveugles au sexe* ». Elle ne signifie pas ce faisant que « *les partisans de ce mouvement ont été insensibles au sexe et au racisme* » mais bien que « *les catégories théoriques employées n'ont pas permis d'expliquer en quoi la science n'est pas seulement bourgeoise mais aussi masculine* » (*ibid.*, p. 82). L'auteure interroge donc le fait que cette approche n'a pas rendu compte de la division sexuelle du travail dans la science, ni su expliquer « *pourquoi la science travaille si souvent au bénéfice des hommes* » (*ibid.*, p. 82). L'exclusion des femmes de la science n'est pas le produit de l'idéologie, mais résulte du fait que les hommes ont intérêt à subordonner les femmes dans et hors du système de production scientifique.

Rose affirme qu'une théorie féministe de la connaissance doit s'appuyer sur la pensée et les pratiques des femmes scientifiques. Autrement dit, elle souligne que le caractère distinctif du travail des femmes tient au fait que les femmes relient l'activité manuelle à l'esprit et l'émotion ou, pour reprendre les termes de Rose, qu'il tient à l'union de la main, du cerveau et du cœur. L'émergence d'une société différente de la société patriarcale et capitaliste reposerait ainsi sur l'institutionnalisation du mode féminin de connaissance.

Comme on peut l'observer, l'ensemble des positions que comprennent les théories du 'point de vue' conçoivent les expériences et les activités des femmes comme ayant un rôle central dans le système de reproduction, de par leur fonction de sollicitude, ce qui leur permet d'élaborer la notion de privilège épistémique à partir de la marginalité et de l'oppression subie par les femmes. Il y a cependant une différence évidente entre ces positions : d'un côté Rose et Smith proposent un 'point de vue des femmes', tandis que de l'autre Hartsock propose un 'point de vue féministe'. Dans le premier cas, il est considéré que toutes les femmes, de par le simple fait d'être femme, détiennent un privilège épistémique ; alors que dans le second, le privilège épistémique s'obtient par un processus de conscientisation collectif et féministe.

Le tournant postmoderne et la politique des différences

Les féministes postmodernes s'opposent aux concepts universels de la modernité et partagent un certain scepticisme vis-à-vis des formes traditionnelles de rationalité et d'objectivité. Leurs postures recèlent des critiques très fortes à l'égard des propositions épistémologiques contenues dans les théories féministes du 'point de vue' et dans certains courants de l'empirisme. Donna Haraway (2007) dénonce, par exemple, l'absence de prise en considération des revendications d'identités fragmentées que décrit le féminisme contemporain.

Ainsi, considérant qu'« *il n'y a rien dans le fait d'être femme qui puisse créer un lien naturel entre les femmes* » (*ibid.*, p. 39) et vu les « *divisions qui opposent les féministes les unes aux autres* » (*ibid.*, p. 39), elle interroge la pertinence d'un 'nous' féministe et affirme que l'alternative relève davantage d'une coalition en termes d'affinité plutôt que d'identité. Plus largement, voulant rompre avec les identités universalistes totalisantes, elle va jusqu'à poser la question de la possibilité historique du sujet 'femme' dans son essai « *Ecce Homo* » (in Haraway 2007). Malgré le fait qu'elle partage avec d'autres féministes l'idée d'une 'science de la relève', affirmant qu'il y a des raisons de penser que la vision des opprimés est meilleure, elle reconnaît néanmoins que « *les points de vue des assujettis ne sont pas des positions 'innocentes'. Au contraire, ils sont privilégiés parce qu'en principe moins susceptibles d'autoriser le déni du noyau critique et interprétatif de tout savoir* » (*ibid.*, p. 119). Prenant le parti d'une version féministe de l'objectivité incarnée, elle affirme que « *l'objectivité féministe signifie alors tout simplement 'savoirs situés'* » (*ibid.*, p. 115).

Les féministes postmodernes ont pointé l'absence de prise en compte de la diversité des expériences et des situations sociales des femmes dans les différentes propositions épistémologiques exposées dans cet article. Apporter des solutions à certaines de ces problématiques a été en particulier l'objectif des propositions développées par Collins et par Harding.

Le ‘point de vue des femmes noires’

Une proposition fort intéressante a été développée par la sociologue et historienne Patricia Hill Collins (1989). Celle-ci tend à montrer que les actes de résistance des femmes noires ne cadrent pas avec certaines assertions théoriques sur les groupes opprimés. Il est souvent considéré, par exemple, que ces derniers n’assument pas les responsabilités politiques qui devraient être les leurs en raison de la conscience imparfaite qu’ils ont de leur propre subordination. Or cela n’est pas vrai, explique Collins : les femmes noires afro-américaines ont un point de vue auto-défini de leur propre oppression, par leur position sociale, qui leur permet d’avoir un certain nombre d’expériences distinctives et, par conséquent, de développer une vision de la réalité matérielle distincte de celle dont disposent d’autres groupes. Le travail rémunéré et non rémunéré qu’elles accomplissent, les types de communauté dans lesquelles elles vivent et le type de relations qu’elles entretiennent font que les femmes afro-américaines, en tant que groupe, ont une vision différente du monde. Collins (*ibid.*) souligne en outre que ces expériences partagées contribuent à la formation d’une conscience féminine noire, distincte en raison de sa réalité matérielle.

Selon la théorie féministe et marxiste du ‘point de vue’ proposée par Collins (*ibid.*), l’histoire de l’oppression patriarcale est commune aux femmes en raison des conditions matérielles de leur existence. La singularité de l’approche de Collins réside toutefois dans le fait de souligner l’influence durable de l’histoire de l’esclavage dans la formation racialisée du genre et des rapports sociaux de sexe. Ainsi en vient-elle à faire la distinction entre une épistémologie du ‘point de vue des femmes noires’ et les épistémologies afrocentriques et féministes, situant l’expérience singulière des femmes noires en tant que point de relais entre ces différents positionnements.

Collins (*ibid.*) signale que l’Église et la famille noires favorisent une certaine éthique du *care*. En tant qu’institutions afrocentriques, elles permettent une grande solidarité envers les femmes africaines-américaines, mais également entre les hommes noirs.

Pour l'auteure, la production de ce type de pensée féministe noire requiert de vivre soi-même en tant que femme africaine-américaine, puisque « *au sein des communautés de femmes noires, la pensée est validée et produite en référence à un nombre particulier de conditions historiques, matérielles et épistémologiques* » (*ibid.*, p. 770). Ainsi, pour Collins comme pour Hartsock, ce type de pensée féministe noire n'est pas donné, mais atteint. L'auteure affirme que ce 'point de vue des femmes noires' a une existence sociale, même s'il ne leur apparaît pas aussi clairement.

Par conséquent, l'une des missions des intellectuelles noires est de produire des faits et des théories portant sur l'expérience des femmes noires et qui permettent de clarifier un point de vue de la femme noire pour les femmes noires (Collins 1986, p. 16).

Les universitaires noires occupent en outre une position depuis laquelle elles peuvent être témoins des processus d'exclusion, raison pour laquelle elles promeuvent l'inclusion du plus grand nombre de femmes noires dans l'université.

Si les théories féministes du 'point de vue' ont en commun de récuser le relativisme radical qui ne privilégie aucun type de pensée, le défi à relever est alors celui de la définition des critères d'objectivité. Pour Collins, dans la mesure où la pensée féministe noire est validée par un plus grand nombre de groupes, elle produira les vérités les plus objectives. Elle suggère alors de comprendre la théorie du 'point de vue' comme un « *cadre interprétatif visant à démontrer combien la connaissance continue à jouer un rôle fondamental dans le maintien ou la transformation des systèmes de pouvoir injustes* » (Collins 1997, p. 375). Comme Hartsock, elle souligne que Hekman tend à décontextualiser la théorie en la réduisant à des problèmes de véridicité et de méthode, la vidant ainsi de son potentiel politique radical.

Dans sa réponse, Collins relève trois caractéristiques des 'points de vue'. Premièrement, ils font référence à des expériences de groupe historiquement partagées. C'est-à-dire que les théories du 'point de vue' portent « *moins sur les expériences individuelles au sein des groupes socialement constitués que sur les conditions sociales par lesquelles de tels groupes en viennent à être constitués* » (Collins 1997). Deuxièmement, le fait que

des expériences et perspectives puissent être partagées par des groupes occupant un même rang au sein des rapports de pouvoir ne signifie pas que ces groupes vivent les mêmes expériences, ni qu'ils les interprètent de la même façon. Enfin, la 'théorie du point de vue' n'accorde pas suffisamment d'importance aux rapports de pouvoir puisque la conscience de groupe, son autodéfinition et sa 'voix' disparaissent.

La proposition de Collins a continué d'évoluer au gré de travaux ultérieurs, comme cela fut aussi le cas pour la perspective défendue par Sandra Harding, l'une des plus importantes représentantes des théories du 'point de vue'. Après des décennies de débats et critiques quant aux différentes positions au sein des épistémologies du 'point de vue', ces deux dernières propositions sont celles qui ont eu les plus grandes répercussions.

L'objectivité forte' de Harding

Dans l'ouvrage *The Science Question in Feminism* (1986), dont la publication fut un événement majeur, Harding dresse un panorama des travaux féministes sur la science et, en particulier, de ceux ayant porté sur les processus de discrimination des femmes dans la science, sur les barrières qui empêchent les femmes d'accéder à l'ingénierie, ou encore sur les différences en termes de productivité scientifique. Harding suggère notamment que bien que l'existence d'un 'plafond de verre' dans le domaine des sciences et technologies soit avérée, il reste néanmoins à expliquer les causes réelles de la discrimination des femmes dans la science.

Harding relève combien la recherche de pratiques scientifiques alternatives est importante et souligne ainsi l'ampleur du défi auquel sont confrontées les différentes épistémologies féministes. L'instabilité et les tensions entre ces diverses théories suscitant la réflexion et le débat, elle les considère comme des ressources précieuses pour la philosophie des sciences dans la mesure où, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la confrontation d'approches augmente bien plus les chances de trouver une meilleure proposition épistémologique que ne le permet une science 'd'héritage' (Harding 1986). L'auteure suggère que nos théories n'ont pas révélé de la même façon la vie des femmes et celle des hommes, que les expériences des

femmes n'ont pas servi de référence à nos modèles théoriques et, enfin, que ces expériences n'ont pas servi à l'émergence de problèmes de recherche. Les théories avec lesquelles il faut actuellement compter ont avant tout été développées pour expliquer l'expérience des hommes, plus particulièrement de certains d'entre eux, « *occidentaux, bourgeois, blancs et hétérosexuels* » (*ibid.*, p. 646).

La valeur ajoutée de Harding par rapport aux analyses de Hartsock, Smith, Rose et Collins, est son concept d'« *objectivité forte* » qui cherche à résoudre certains problèmes auxquels les autres théories n'ont pas apporté de solution, comme celui de la façon d'appréhender la diversité des situations et des expériences des femmes. Son approche offre une critique de la modernité qui ne va pas jusqu'à verser dans le postmodernisme, qu'elle considère comme absolument relativiste. Néanmoins, dans *Whose Science, Whose Knowledge ?* (1991), elle refonde une nouvelle proposition au sein des épistémologies du 'point de vue'.

Dans cet ouvrage, elle observe que, si en articulant les expériences des femmes, les 'théories féministes du point de vue' peuvent être à même de produire une connaissance moins faussée, cela ne confère pas pour autant de fondements solides à cette connaissance. Le projet d'Harding est de fournir une réponse aux différentes questions que les critiques postmodernes et postcoloniales ont soulevées. En ce qui concerne les critiques féministes formulées à l'encontre de l'objectivité, Harding constate que celles-ci ont soit milité pour une objectivité neutre, soit renoncé à toute objectivité en cédant le pas au relativisme absolu. Pour elle, l'appréhension conventionnelle de l'objectivité « *devrait être considérée comme excessivement faible* » et il y aurait ainsi lieu d'augmenter ou de renforcer les standards de l'objectivité (*ibid.*, p. 141).

L'auteure affirme que les croyances humaines étant socialement situées, il s'agit de savoir quelles positions sociales peuvent générer une connaissance plus objective. Harding considère que, dans la mesure où les théories du 'point de vue' suggèrent un renforcement de l'objectivité lorsque la situation des femmes blanches constitue le point de départ de l'analyse, « *on devrait en conséquence être capable d'en apprendre plus, y compris*

sur l'ordre naturel et social, si l'on part de la situation des femmes issues de cultures, de classes ou de races opprimées et dévaluées » (*ibid.*, p. 179-80).

C'est précisément sur le concept d'« objectivité forte » que Hekman porte sa première critique. Pour elle, le développement de Harding ne fait pas plus que les autres théories la démonstration qu'en partant de la réalité de la vie des femmes ou des personnes opprimées (que ce soit du fait de la classe, de la race ou de la préférence sexuelle), on renforcerait l'objectivité de la connaissance. Elle reproche en outre à Harding de ne pas reconnaître que ce qu'elle appelle « *la réalité de la vie de femmes* » est en soi une formation discursive socialement construite. Pour Hekman, la seule approche qui vaille consiste à considérer cette théorie comme un contre-discours et non comme une justification d'un quelconque privilège épistémique. Elle conteste ensuite l'argument de Harding selon lequel il existerait des théories « *moins faussées* », des « *explications moins partiales et perverses* », ainsi qu'une description de la réalité « *plus objective* ». En effet, selon Hekman, cela supposerait l'existence d'un discours partagé et de critères permettant de valider cette connaissance. Dans le discours actuel de la science (masculine), les « théories féministes du point de vue » ne sont pas considérées comme « meilleures » que les autres théories existantes. Au contraire, comme le souligne Hekman, elles sont plutôt discréditées (Hekman 1997, p. 354-355).

Lors de travaux postérieurs, Harding a soutenu l'idée que les controverses autour des théories du « point de vue » constituent d'autant plus une ressource pour la philosophie des sciences qu'elles relèvent d'une philosophie plus pertinente sur le plan social (Harding 2004). Elle remarque d'ailleurs qu'étant donné la vigueur des polémiques qu'elles ont suscitées, les « théories du point de vue » n'auraient pu résister trois décennies durant si ses détracteurs avaient le plus souvent vu juste. Aux fins de sa démonstration, elle présente les principaux objectifs portés par ces débats théoriques, parmi lesquels se trouvent l'explication de la situation de marginalisation des femmes et l'exposé des démonstrations par lesquelles les féministes ont mis en évidence combien les cadres conceptuels actuels représentent les

intérêts de quelques hommes, et quasiment jamais ceux de femmes contre lesquelles ils jouent d'ailleurs le plus souvent.

L'intersubjectivité selon Helen Longino

Les redéfinitions de la théorie du 'point de vue' proposées respectivement par Collins et Harding ne sont pas les seules positions féministes qui défendent la pertinence du concept de sujet connaissant, du caractère situé du savoir et de leurs liens avec le pouvoir (González García 2001). De ce point de vue, l'empirisme contextuel d'Helen E. Longino (1990) ou le naturalisme holiste de Lynn H. Nelson (1990) s'avèrent particulièrement intéressants. Ces approches empiristes 'révolutionnaires' soutiennent que la connaissance est un processus social au sein duquel les sujets de connaissance opèrent en communautés ou réseaux d'individu-e-s. Ces tendances qui mettent en exergue le caractère social de la connaissance relèvent des épistémologies sociales.

À mon sens, l'empirisme contextuel de Longino présente un plus grand intérêt car, plutôt que de défendre la substitution du sujet (masculin) par un sujet féminin ou féministe comme le font les théories du 'point de vue', il propose de multiplier les sujets de connaissance (Longino 1993). Ainsi, l'objectivité ne pourrait être accomplie que par l'inclusion d'une plus grande pluralité et diversité de perspectives. Selon Longino, les valeurs ne seraient pas incompatibles avec l'objectivité, laquelle est considérée comme une fonction des pratiques de la communauté et non comme une caractéristique des modèles théoriques. Rejoignant ainsi d'autres positions, l'empirisme contextuel revendique l'abandon d'idéaux scientifiques tels que le caractère permanent de la connaissance et la certitude. Longino relève qu'au sein d'une communauté scientifique, la production de connaissance repose sur le consensus et que la validation et l'authentification d'une connaissance requièrent une communauté diverse qui autorise l'existence et l'expression d'autres points de vue scientifiques. De cette façon, l'objectivité procédera de la représentation d'une diversité et d'une pluralité de perspectives dans lesdites communautés scientifiques.

Comme le souligne Marta González García (2001), malgré leurs différences, l'intersubjectivité de Longino comme l'objec-

tivité forte de Harding ont en commun de reconnaître « *aux produits de la science et de la technologie une certaine contingence et flexibilité, dues à la conflictualité des 'points de vue' ou 'valeurs contextuelles' en leur sein* » (*ibid.*, p. 355). Malgré les similitudes entre ces deux théories, la trajectoire paraît plus courte si l'on emprunte les épistémologies sociales, comme l'exprime aussi Richmond Campbell :

[...] au sein de l'empirisme féministe, aucun point de vue féministe n'occupe une position de privilège épistémique. Si aucune de ces deux approches ne suggère finalement l'existence d'un sujet ou agent de la connaissance féministe unitaire et cohérent, atteindre cette conclusion semble bien plus aisé en partant de l'empirisme féministe (Campbell 1994, p. 108).

Ces positions représentent, à mon sens, les propositions épistémologiques féministes les plus complètes qui existent actuellement. Non sans différences, les deux auteures reconnaissent que dans la production de connaissance interviennent tant des valeurs épistémiques que contextuelles (soit des facteurs sociaux, culturels ou politiques), ce qui rompt pleinement avec l'épistémologie traditionnelle qui préconise un sujet inconditionné.

Considérations finales

Si durant ses premières années, la critique féministe de la science a pu paraître réformatrice, la portée et l'influence de ses arguments a véritablement révolutionné la science elle-même. J'ai ici souligné l'importance que l'analyse féministe prête au sujet de connaissance, en montrant en particulier les inconsistencies du sujet libre de conditionnement de la philosophie moderne. La rupture avec cette tradition ouvre la voie à la réflexion sur un certain nombre de thèmes autrefois déconsidérés, tels que le rôle de la subjectivité dans la production de connaissance.

L'objet de l'analyse féministe est de faire advenir une connaissance qui procède d'une combinaison de critères subjectifs, liés notamment au projet féministe de changement social et de certains critères objectifs. C'est là le défi premier des épistémologies féministes et les réponses proposées par chacune d'entre elles ont constitué la matière du présent article. Les

théories du 'point de vue' ont été les premières à présenter des arguments et propositions solides afin de lutter contre le sexisme et l'androcentrisme tels qu'ils se manifestent dans le domaine scientifique. Comme j'ai pu le montrer précédemment, les épistémologies du point de vue défendent l'idée d'un privilège épistémique, qu'il soit celui de femmes (comme chez Smith et Rose), de féministes (Hartsock), ou d'opprimées 'multiples' cumulant une condition de femme, de noire, de pauvre, d'Africaine, de lesbienne, etc. (Harding). Il paraît toutefois difficile de reconnaître un tel privilège dans les pratiques d'un groupe socialement marginalisé, même si ce groupe a été identifié. De même, il semble pour le moins malaisé de soutenir l'idée qu'un groupe puisse détenir un privilège épistémique sans risquer d'idéaliser ses pratiques.

À mon sens, les épistémologies sociales proposent une critique, particulièrement pertinente, des incohérences des théories du 'point de vue', en particulier leur impossibilité de distinguer entre les différentes situations et oppressions pour élire le 'point de vue' qu'il conviendrait de privilégier. Comme l'exprime Donna Haraway dans ses écrits :

Les points de vue « assujettis » sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais apprendre à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technoscientifiques « les plus élevées » (Haraway 2007, p. 119).

Une autre incohérence fondamentale se présente, sous forme de paradoxe, lorsque la thèse du 'privilège épistémique' est défendue en même temps que celle de savoirs situées. Affirmer que certaines perspectives peuvent être meilleures n'est recevable qu'à la condition que le choix ait été opéré depuis une position neutre et désintéressée. Or, comme les critiques féministes du sujet masculin de la philosophie traditionnelle l'ont montré, une telle position n'existe pas.

En affirmant que toute connaissance est partielle, les épistémologies féministes du point de vue défont la notion d'impartialité (Rolin 2006).

C'est principalement pour cette raison que les propositions féministes, persistant à vouloir substituer au sujet masculin de connaissance un autre sujet (féminin ou féministe), ont échoué à produire quelque élément normatif permettant d'identifier le 'point de vue' épistémiquement supérieur aux autres. Partant du fait que toute personne occupe une position sociale dans la structure asymétrique du pouvoir, elles doivent s'attacher, non pas à déterminer laquelle de ces positions sociales fait le plus autorité sur le plan épistémologique, mais à comprendre comment ces subjectivités s'expriment en actions et en croyances.

En ce sens, les propositions empiristes 'révolutionnaires' comme celle de Longino constituent un apport majeur lorsqu'elles proposent que l'objectivité de la science dépende de la longueur et de la profondeur des discussions critiques qui ont lieu au sein de chaque communauté scientifique. Ainsi, plus le nombre des points de vue pris en compte dans une communauté est grand, plus la pratique scientifique sera objective. Néanmoins, la création de la « *démocratie cognitive* » ou de la « *science démocratique* » au cœur de la proposition de Longino « *est tout autant une question de conflit et d'espoir comme peut [l']être la création de la démocratie politique* » (Longino 1993, p. 118).

Références

- Alcoff Linda, Potter Elizabeth (eds) (1993). *Feminist Epistemologies*. New York, Routledge.
- Anderson Elizabeth (1995). "Feminist Epistemology: An Interpretation and a Defense". *Hypatia*, vol. 10, n° 3.
- Campbell Richmond (1994). "The Virtues of Feminism Empiricism". *Hypatia*, vol. 9, n° 1.
- Chodorow Nancy (1978). *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*. Berkeley, University of California Press.
- Collins Patricia Hill (1986). "Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought". *Social Problems*, vol. 33, n° 6.
- (1989). "The Social Construction of Black Feminist Thought". *Signs*, vol. 14, n° 4.

- (1997). “Comment on Hekman’s ‘Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited’: Where’s the Power?” *Signs*, vol. 22, n° 2.
- Dinnerstein Dorothy (1976). *The Mermaid and the Minotaur: Sexual Arrangements and Human Malaise*. New York, Harper and Row.
- Flax Jane (1990). *Thinking Fragments: Psychoanalysis, Feminism and Postmodernism in the Contemporary West*. Berkeley, University of California Press.
- González García Marta I. (2001). “Género y conocimiento”. In Cerezo López José A., Sánchez Ron José M. (eds). *Ciencia, tecnología y cultura en el cambio de siglo*. Madrid, Biblioteca Nueva, OEA “Razón y sociedad”.
- Haraway Donna J. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais*. Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan. Paris, Exils.
- Harding Sandra (1986). *The Science Question in Feminism*. Ithaca, Cornell University Press.
- (1991). *Whose Science, Whose Knowledge? Thinking from Women’s Lives*. Ithaca, Cornell University Press.
- (2004). “A Socially Relevant Philosophy of Science? Resources from Standpoint Theory’s Controversiality”. *Hypatia*, vol. 19, n° 1.
- Hartsock Nancy C. M. (1983). “The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism”. In Harding Sandra, Hintikka Merrill B. (eds). *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science*. Dordrecht & Boston, D. Reidel.
- (1985). *Money, Sex, and Power: Toward a Feminist Historical Materialism*. Boston, Northeastern University Press.
- (1987). “Rethinking Modernism: Minority vs. Majority Theories”. *Cultural Critique*, n° 7 “The Nature and Context of Minority Discourse II”.
- (1997). “Comment on Hekman’s ‘Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited’: Truth or Justice?” *Signs*, vol. 22, n° 2.
- Hekman Susan (1997). “Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited”. *Signs*, vol. 22, n° 2.
- Longino Helen E. (1990). *Science as Social Knowledge: Values and Objectivity in Scientific Inquiry*. Princeton, NJ, Princeton University Press.
- (1993). “Subjects, Power, and Knowledge: Description and Prescription in Feminist Philosophies of Science”. In Alcoff Linda, Potter Elizabeth (eds).

- Nelson Lynn Hankinson (1990). *Who Knows: From Quine to a Feminist Empiricism*. Philadelphia, Temple University Press.
- Rolin Kristina (2006). "The Bias Paradox in Feminist Standpoint Epistemology". *Episteme*, vol. 3, n° 1-2.
- Rose Hilary (1983). "Hand, Brain and Heart: A Feminist Epistemology for the Natural Sciences". *Signs*, vol. 9, n° 1.
- Smith Dorothy (1974/1997). "Women's Perspective as a Radical Critique of Sociology". In Keller Evelyn Fox, Longino Helen E. *Feminism and Science*. New York, Oxford University Press [1^{re} éd. (1974). *Sociological Inquiry*, vol. 44, n° 1].
- (1990). *The Conceptual Practices of Power: A Feminist Sociology of Knowledge*. Boston, Northeastern University Press.
- (1997). "Comment on Hekman's 'Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited'". *Signs*, vol. 22, n° 2.